

Je viens d'une autre planète, c'est évident. Je ne fais rien comme tout le monde : je mange le dessert au début du repas, je n'ai pas la télévision, toute petite déjà je mordais les mollets des dames dans la rue. Mes voisins ne m'invitent jamais pour prendre l'apéritif, d'ailleurs je ne leur parle pas car je n'ai pas d'amis. A l'école mes camarades de classe se moquaient de ma « gueule d'extra-terrestre » parce que j'avais les oreilles légèrement décollées. J'en étais fière. D'ailleurs ils savaient mais ne m'ont pas dénoncée. Ils avaient peur de moi. Mes parents n'ont jamais avoué qu'ils m'avaient adoptée. Ils m'ont trouvée là un soir en revenant de promener le chien et m'ont gardée. Bien sûr je leur ai posé la question mais ils ont refusé de voir la vérité en face alors je suis partie. Ça faisait partie du plan.

Ce n'est pas toujours facile de venir d'une autre planète. Je suis là comme ça toute seule depuis si longtemps. Si je suis curieuse et m'intéresse à tout ce qui traîne partout, ce n'est pas un hasard. J'ai une mission. Depuis plus de vingt ans j'écoute tout ce qui se dit et je fais des rapports. Vers 2h du matin quand tout est endormi, je sors de chez moi, monte sur la colline et crie vers le ciel pour que les mots voyagent dans l'espace. Pas de médaille, pas de relèvé, mais je sais que je fais bien mon boulot.

Mélomane aristotélicienne

TÊTE DE PIOCHE

Quand on m'a proposé ce boulot au début j'y ai pas cru. C'est vrai que j'avais déjà pas mal bourlingué depuis une dizaine d'années, et comme ils cherchaient une « personne polyvalente », ils ont pensé à moi. J'en connais un rayon en mécanique ; déjà toute petite j'écoutais la musique des moteurs. J'ai démonté le mixer, un tracteur, je me suis fabriqué un kart de compétition ; après, avec mon frère, on s'est fait un petit coucou, un biplan rouge et or à partir du moteur de la machine à laver. Mais Mars, j'aurais jamais cru. Me v'la avec ma petite capsule rouge et blanche ridicule à regarder défiler l'équateur martien. Pourtant tout s'est bien passé au début, la sélection, les tests, l'entraînement, après dix ans d'armée c'était la routine avec quelques manèges en plus. Les expéditions étaient bien rôdées, la Base Internationale Hubble était occupée continuellement, les équipes d'hydrologues avaient même bon espoir de recréer une atmosphère de type terrien. C'est au moment où on est entré dans le champ de gravité martien que tout est parti de travers.

L'ordinateur de bord nous a annoncé une fuite qui mettait en péril l'étanchéité de la coque, il a fallu que je fasse une sortie dans l'espace pour colmater. Je sais pas ce qui s'est passé, j'ai été éjectée et la navette a explosé. Mon cordon ombilical flotte amputé. J'ai eu un moment de panique bien sûr, d'angoisse, rien au-dessus, rien en dessous, rien sur les côtés. Mais ils pensent à tout à l'Agence Spatiale, j'ai ma petite capsule rouge et blanche ; je sais pas encore comment je vais me débrouiller pour qu'elle arrive jusqu'à ma bouche. Je fais un petit tour, je tiendrai peut-être pas une révolution complète, je profite de la vue et j'écoute la musique des sphères.

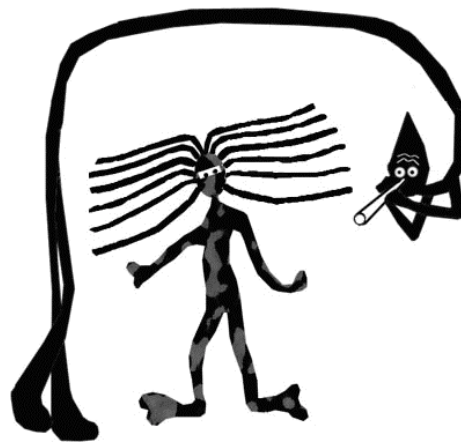


http://www.bleton.com/acd

© Ambition chocolatée et déconfiture, 2001. Tous droits réservés.

ACID

REVUE LITTÉRAIRE



Chroniques martiennes

Numéro 22 MARS 2001

Table listing authors and titles such as GUDULE DELUXE, BAAL, L'OUTARDE, LE THÉOLOGIE DES DOLOMITES, VALE POHER, DOCTEUR PÉPONE, LA GONZE, ANTON OTTERO, BAKÉLITH, TÊTE DE PIOCHE.

UN NUMÉRO PAR MOIS GRATUIT

Chroniques anciennes

BAAL

Poem by Baal: De mars la morte saison, Venue de là où nous allons, Coutumière des jours d'été, De bains aux rivières délivrées, Hanche brisée, Parmi les ronces et les lilas, Veux-tu que je baise ton front, Bien bas, Je murmure encore ton prénom Aimé, Sous le ciel lourd de giboulées, De mars la morte saison, Allée vers là d'où nous venons, Agneau blessé, Ton corps plus mince et plus léger, Que le soleil a percuté, Parmi les dattes et les mystères, Les palmeraies de puits sans fond, A terre, Je murmure encore ton prénom Passé, De mars la mort déliée, Ainsi ils referment la bière, Quel drôle de nom, Au cou mordre et se taire, Je ne jetterai pas de terre, Que le mal nous soit moins profond.

# Le cœur d'une femme a plus de chambres...

L'OUTARDE

« Le cœur d'une femme a plus de chambres qu'un hôtel de putes »<sup>1</sup>, griffonna-t-elle avant de partir.

10 heures. Il dormait encore. Agnès referma la porte derrière elle avec un certain sentiment de fierté. Peut-être aurait-elle aimé lui laisser du fric sur la table.

Dehors le soleil la plongeait alors dans une euphorie de liberté.

11 février.

A ce petit jeu là, elle risquait d'attraper des ennuis, lui avait dit Marie.

« J'espère que tu fais gaffe au moins », avait-elle ajouté tandis que son regard la sondait. Elle savait bien cependant qu'elle ne trouverait rien par là dedans. « Après tu rêves de vol de tablettes Nesquik, géantes cela va de soi... ou encore de flûtes dégoulinantes de cambouis. Je ne suis pas sûre que cela soit très bon signe... ».

Agnès regardait le petit homme assis trois tables devant elle. Il devait avoir soixante-douze ans. Il avait un quelque chose de touchant. Elle aimait sa casquette. A ce moment précis, il leva les yeux vers Marie. Son regard était totalement lubrique. Agnès lui fit un clin d'œil.

« Et ton prétendant tu l'as revu ? »

« Et l'autre comment s'appelait-il déjà ? »

« Et le Polonais ? »

Marie était hilare à présent. « Non mais franchement Agnès, franchement, tu crois pas que tu les collectionnes ? ». « Alors ma question est la suivante », reprit-elle soudain sérieuse, « est-ce qu'au moins, est-ce qu'au moins tu prends du plaisir ? ».

Sentiments mis à part, il était possible que l'essentiel se formule ainsi.

Le 3 janvier, Agnès s'était retrouvée happée bien malgré elle dans cette autre dimension qu'elle reconnaissait pour être celle du bonheur. Je crois qu'elle avait alors été pour une fois un peu plus loquace avec Marie. Le 7 janvier, tout son être ne jurait plus que par la tendresse. Or, la semaine suivante, elle décréta que cela n'était définitivement qu'une « tromperie ». Nous en sommes donc au 14. Le 21 de ce même mois, elle aurait sans hésitation aucune répondu que, vu l'état d'avancement de ce qu'elle appelait le schmilblick, et bien oui, l'essentiel résidait effectivement dans cette notion plus ou moins basique de « plaisir ». Cependant, le 28, elle se réveilla avec de sérieux doutes sur la question, vite écartés par sa conviction toute personnelle que le moustachu étendu à ses côtés n'avait pas rempli toutes ses promesses, jugement alors confirmé le 4 février par sa rencontre avec celui que Marie appelait le Polonais. Néanmoins aujourd'hui, 11 février, rien ne pouvait encore laisser présager de ce qu'il adviendrait de la jolie Agnès avec l'arrivée du printemps. Elle aimait à se perdre dans les mots d'avril avait-elle avouée l'année passée à Marie, et c'était bien cela le plus inquiétant. En attendant, il lui restait encore beaucoup de chambres à faire...

<sup>1</sup> Cette phrase n'est évidemment pas d'Agnès. Mais elle l'avait écrite et répétée tant de fois depuis qu'elle l'avait découverte sur l'affiche de la création « Passes » de la chorégraphe Clo Lestrade qu'elle pouvait aujourd'hui, en toute légitimité, n'y ajouter rien de plus que les guillemets.

## Les chroniques du Pays Bigouden Sud : 2. Les mobylettes et les soucoupes volantes ne font pas de constat à l'amiable

LE THÉOLOGIE DES DOLOMITES

Comme tous les soirs, Gégène Bédéc enfourchait sa mobylette après avoir fixé sur son porte-bagages son pot de chambre. Puis, il prenait la direction du port, poignée dans le coin. De Kerloch à Lesconil, il lui fallait bien dix minutes, huit par vent arrière, les coudes près du corps et la tête dans le guidon. Il passait par la rue Joliot-Curie et remontait la jetée. Arrivé au bout, il vidait le contenu de son pot sous le nez des touristes allemands, néerlandais ou britanniques venus regarder le coucher de soleil et respirer l'air vivifiant de l'Atlantique. Puis, il rebroussait chemin sous leurs yeux horrifiés et dégoutés.

Mais, ce soir-là, dans cette rue-là, Gégène se fit serrer par une soucoupe volante qui lui refusa la priorité. Il donna un violent coup de guidon à droite, traversa la vitrine de l'épicerie et se prit la caisse de face. La

mobylette rua, le contenu du pot se répandit alentour et Gégène fit le saut de l'ange avant de s'écraser et de disparaître sous le rayon des conserves.

Les premiers à se rendre sur les lieux de l'accident furent les épiciers qui habitaient juste au-dessus du magasin. Ils essayèrent tant bien que mal de dégager Gégène de l'amas de boîtes et d'étagères sous lequel il allait étouffer. Revenant à lui et se croyant agressé plutôt que sauvé, Gégène faillit mettre un gnon à l'épicière qu'il rata de peu. Puis, les gendarmes et les pompiers arrivèrent à leur tour pour arracher Gégène des mains de l'épicier qui l'étranglait et pour maîtriser madame qui fracassait sur son casque une grosse boîte de petits pois en hurlant : « Salaud ! Salaud ! Salaud ! ». Il fallut tout de même l'intervention du maire, toute son autorité et toute sa diplomatie pour ramener le calme dans le magasin.

Une fois les badauds dispersés et après s'être soumis à un rapide examen médical, Gégène put faire à l'adjutant-chef sa déposition qui ne surprit pas ce dernier et qui lui valut de passer la nuit au poste en cellule de dégrisement. Il faut dire que sous la violence du choc, les deux packs de Kronenbourg qui se trouvaient dans les sacoches volèrent en éclats et un filet continu de bière blonde s'en échappa en une flaque dorée sur le sol du magasin. Et puis, il n'est pas rare que par chez nous les ivrognes soutiennent qu'un talus leur a refusé la priorité. Alors, pourquoi pas une soucoupe volante.

## Les pieds sur terre

VALE POHER

Jeudi.

Sous mes doigts, un visage, un homme sourit, il marche dans une rue déserte. Londres 1967. Sous mes yeux, une foule. Elle s'agite, immobile. Sous mes doigts, un océan, noir et banc. Des volcans. Je touche avec les yeux les rues de Shanghaï. Glacée par le papier, je me pose en douceur. Mes yeux ont toujours été plus gros que mon ventre. Je ne porte jamais de ceinture. Je déteste les clôtures. J'étouffe. Je touche mes pieds. Vérifie que tout est à sa place. Mon sens de la gravité se déplace ces jours-ci. Je deviens pesante pour mon entourage. Demain je tournerai la page cornée il y a quelques années.

Vendredi.

Je taille la route. En deux. Je vais de l'autre côté. La terre est ferme. Une centaine de kilomètres me sépare de mon quotidien. Des années du contemporain. Je touche mes pieds. Sens de la gravité déplacé. J'aspire à la légèreté.

Samedi.

Première nuit. Je m'endurcis. Je traîne mes pieds sur des endroits secrets. Si familiers, il y a quelques années.

Dimanche.

Pas de différence avec hier. Ni avec demain. Ici c'est tous les jours dimanche. Dimanche. Ma peau fraîchement savonnée colle à mon pantalon propre. Je ferai attention à ne pas me salir. Ma peau colle. Mes cheveux tout chauds et humides. Mon pantalon me gratte. Je n'aime pas les dimanches. Tu le sais maman. J'ai déjà sali ton nom. Mon passé gratte ma peau sale.

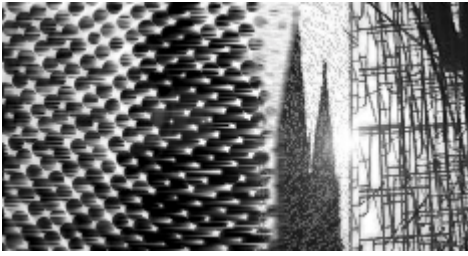
Dimanche.

Je pense à reprendre la route. Je touche mes pieds. Je me frotte les yeux. Légère apesanteur.

Dimanche.

Je prends la route. A bras le corps. J'aimerais maintenant trainer mes pieds sur la terre entière. Tu-veux-toujours-la-lune ! Je la tiens à bout de bras. Mais je ne sais pas comment m'y prendre.

Je suis né à l'aube d'une journée qu'on appelle chez nous « à crochet ». Je n'ai jamais bien compris ce nom. J'ai bien compris ce qu'il désigne. Ces journées sont rares, tout au plus une à deux par an. Elles ont lieu au moment de la dispersion des fleurs de rynice. C'est un phénomène très étrange. Lorsque les vents rouges soufflent suffisamment fort, le sable grossier des déserts de l'Est s'arrache progressivement du sol et laisse s'envoler des fleurs microscopiques par nuages entiers. Ce sont les fleurs de rynice. Leur particularité est de s'ouvrir lorsqu'elle se percutent entre elle. Dès lors elle deviennent mortelles. Malheur à celui qui se trouve dehors au moment du passage d'un de ces nuages rouges. Malheur à celui qui, égaré dans ses pensées, étourdi d'une dose de menta aromatisé à l'orange naine de Vénus, n'a pas entendu la mise en garde hurlante des sirènes. On les voit parfois, désespérés, courant, zigzaguant, les yeux exorbités, hurlant toute l'horreur d'une fin atroce, enfermés qu'ils sont à l'extérieur du monde des vivants.



Ces petites fleurs invisibles à l'œil nu sont parsemées d'innombrables épines. Lorsqu'elles rencontrent un être vivant, elles pénètrent dans les chairs comme un Kanolaser dans du beurre de kiïya. Rien de vivant ne leur résiste. Les corps moléculaires, par une réaction chimique étrange, se dilatent à son contact et deviennent très fragiles. Regardez au dehors cet homme qui s'affaisse, regardez-le essayant de respirer. Malheur à lui qui, par cet acte banal laisse les moindres recoins de ses poumons être envahis par les fleurs mortelles. Regardez-le s'écrouler sur le sol dans des souffrances atroces, cherchant en vain une bouffée d'air sain. Depuis longtemps il ne voit plus ; ses yeux sont percés de multiples orifices d'où s'échappent un précieux liquide. Et si, après ces deux minutes inimaginables il n'est pas encore, mais personne ne peut le lui souhaiter, tout à fait mort, le poison terrifiant que les fleurs possèdent en chacune de leurs épines va lentement se mettre en action. Sous sa peau, dans son sang, se forment de petites bulles de gaz. À leur contact sa chair va fondre, disparaître en une sorte de magma verdâtre, gluant et malodorant. Le résultat de cette foudroyante réaction chimique sera bientôt une tache verte, absolument indélébile, sur le sol.

Chez nous, à Marsiyak, capitale intergalactique du Jazz, chez nous, la terreur est une fleur. Qui ne rencontre pas, chaque jour, une de ces tâches vertes qui parsèment notre ville et nous rappelle au souvenir de la mort ? Qui n'a pas, un jour ou l'autre, perdu un ami, un proche, balayé par un nuage de rynice ? La terreur vient des fleurs. Ma mère me l'a raconté, car je suis né un matin de rynice, un matin vert. Un matin où, ma mère me l'a raconté, l'homme qui s'était juré de m'accueillir lorsque j'ouvrirais les yeux pour la première fois, celui qui aurait dû être mon père, négligea les alarmes et, bravant le danger de toute son étonnante inconscience, se rua vers la clinique. Je suis né sans son regard. Je suis né sans le voir. De lui je ne garde qu'une tâche verte parmi tant d'autres, une simple trace perdue sur le trottoir banal de la rue R. Brybudar, dans une ville parmi tant d'autres d'une planète solitaire qui n'aime pas les hommes.

## Mal à la tête

LA GONZE

Début de journée bien tranquille. Nini se réveille doucement, tranquillement. Pas assez dormi ou plutôt, comme d'hab, pas l'impression d'avoir dormi bien longtemps. Je passe ma vie à me réveiller en me disant :  
- Quoi, déjà ? C'est pas possible !  
J'aimerais bien être de ces personnes qui dorment 6-7 heures et se réveillent, toute seule, sans réveil, de bonne humeur de surcroît.

- Hhhhuuummm, c'est chouette de se lever, quelle bonne journée qui commence, la vie est belle. Oh j'ai fait tomber le café par terre, saperlipopette, quelle étourdie que je suis !  
- Ohn chkreugneugneugneugneuggnnneuuu, et merddddd. Putain de sa mère. J'ai foutu du café partout. Putain. Chuis en retard en plus. Fait chier. Bon, faut ramasser sinon, la Chriffa va tomber raide. 7 heures 45. 5 minutes...

- Le temps file à une allure, c'est fou. Il faut vite que je ramasse tout ça. Allez hop ! Au travail ! La la la la la (chanson mélodieuse)...  
Les clefs, mon sac, je suis prête, plus qu'à partir. C'est chouette il fait beau, cool. Ça, j'en étais sûre, dès que la nuit est claire, ça gèle.  
Il va falloir racler la voiture.  
- Bon, c'est décidé, pas le temps. Un coup de pied dans ce tas, direction sous le frigo. Faut cacher tout ça.  
Y en a marre d'être à la bourre tous les matins. Mes clefs. Qu'est ce que j'ai fait de mes clefs ? Réfléchis. Non, me souviens pas. Dans ma poche, non. Pas dans le sac, ça m'aurait étonné. Sous la table. Dans la chambre... Y'a trop de trucs par terre. On voit rien. Ça y est, sous un pantalon. Je sais pas qui a pu les mettre là, vraiment. Faudrait que je range un peu quand même. Ce soir, motivée.

C'est toujours quand tu fermes la porte que tu t'aperçois que t'as oublié quelque chose. Ma bouffe pour midi.  
Mes clopes, ça, ça va. Toujours là.  
Putain, il fait froid, et avec ce soleil, pas moyen d'ouvrir les yeux.  
Oh, non ! Il manquait plus que ça. Et merde. Tant pis, je racle pas, j'irai comme ça, avec le chauffage, ça va fondre.  
Je sais pas si c'est une bonne idée, vraiment on voit rien. Bon j'abandonne. Joué, perdu. Va falloir racler, chier.

- Oh hi ! How are you ? Fine, thanks !  
Hi ! Good morning everybody !  
- Huuum. Ouais hi. Well. Thanks. Sont fous ces américains, font chier aussi. Le matin, pas moyen d'arriver tranquille, chercher un café, aller se cacher dans sa classe en attendant de se réveiller. Non faut absolument dire bonjour à tout le monde. C'est épuisant de sociabilité. Et ta mère, elle t'en pose des questions ? Elle te dit bonjour ? Alors laisse-moi tranquille. Non, je te raconterai pas mon week-end. Et hop, virage à droite, y a des parents là-bas. Les éviter à tout prix. Y a pas d'issue, sauf les toilettes pour enfants, tant pis, j'y vais. Et je fais quoi maintenant ? Si je sors tout de suite ça va faire louche. Faut attendre. Les minettes de 5ème, elles se demandent ce que je peux bien foutre ici. Bon on y va. Elles sont sûrement parties. Et merde. Elles sont là. Rien à foutre de la journée ces pétasses, vraiment. Bon, tant pis. Je me lance. Faut bien atteindre la classe de toute façon, peux pas rester là toute la journée.

- Bonjour ! Ça va ? Oui, merci. Non, le petit Eliott se débrouille très bien, je vous assure. Il fait des cauchemars ? Et souvent ? Mais oui, il faut s'en occuper. Non, je vous assure que je n'ai rien remarqué en classe. Il se comporte toujours bien, croyez-moi. Ce petit est charmant. Avez-vous consulté un spécialiste ? Il faudrait peut-être. Non c'est sûr que vous ne pouvez pas rester comme ça. Se lever toute la nuit c'est épuisant, je vous comprends. Mais si je m'aperçois de quelque chose, je vous appelle, d'accord ? Oui, bien sûr, j'ai votre numéro. N'hésitez pas à me téléphoner si nécessaire, hein ? Oui, à la maison. Mon week-end ? C'était suuupppeerr ! On était à Detroit, et il nous est arrivé une histoire démentielle .....bla bla bla.....

- Oh non, pas elle. Elle est terrible. Je vais essayer de filer tout droit. Sans me faire harponner par cette morue.  
Hi ! File ma petite, file. Souris un peu, fais un effort. Oh, je me sens débile, je dois faire une gueule de... d'abruti. Excuse me ? Ça y est, je suis marron. Elle m'a eu. Elle est maline la bougresse. Son fils fait des terreurs nocturnes. Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ? Ton gamin est un petit bourge abruti par ses propres caprices. Et puis avec une mère comme ça, y'a pas de mystère, c'est normal. Moi, j'ai autre chose à faire. Ouf ! Laurent passe pile à côté de moi. Dis, tu sais le livre sur la pédagogie différenciée des années stalinienne en Afrique équatoriale, celui que je t'ai passé la semaine dernière (parlent pas français les parents, s'en fout), je peux le récupérer ? Me regarde comme une huître, Laurent. Il a rien compris. Aussi discrètement que possible, je lui lance un regard, genre sauve-moi de ce traquenard, je t'en prie chéri. Ça y est. Il a compris. Il m'accompagne même. Trop gentil.  
Sauvée.

Je rentrais bien tardivement pour un mercredi soir. J'avais passé la journée à éplucher des contrats, à rappeler cette madame B. qui tirait la sonnette d'alarme chaque fois que son virement bancaire avait un jour de retard. Et je m'épuisais à lui dire que l'argent arriverait, que les délais sont les délais et qu'elle n'avait pas à s'en faire. Mais elle rappelait à raison de cinq fois dans l'heure, parce que l'argent n'arrivait pas et que sa banque restait muette. Et je finissais par demander à l'une de mes collègues qu'elle s'occupe de madame B. en des termes moins diplomatiques qu'étaient les miens. Et la journée s'achevait sur la énième lecture d'un contrat auquel manquaient des signatures, des précisions essentielles. Et c'était donc, comme je le disais, un mercredi soir et comme depuis le début de ce mois maigrichon, c'était un mercredi à pluie, les gouttes glacées s'éventrant une à une sur mon pare-brise maculé de poussière, et j'avais comme l'intuition que mon pull trempé jusqu'aux coudes allait m'apporter son lot de bactéries corsées et je faisais rugir le moteur de peur de tomber encore en panne à l'arrêt du stop et je m'agrippais au volant parce que je n'avais en tête que la saveur d'un bon bain chaud et au temps qu'il me restait à tenir dans cette vieille tôle entre le moment où j'échapperai aux embouteillages et à la seconde où j'aurai les mains froides saisissant la poignée de mon appartement. Et je coupai par les quais, et je remontai l'avenue en maintenant timidement l'aiguille du tableau de bord sur soixante kilomètres heure simplement parce qu'une caravane devant moi prenait plaisir à freiner aux carrefours et j'aurais pu la suivre comme ça, jusqu'à la prochaine sortie qui me fait habituellement quitter la ville et ses boulevards édentés. Mais la ville m'a fait revenir en arrière, la voiture s'est excitée et l'accélération a produit sur moi un léger malaise comme si on m'avait forcé à boire en apesanteur un verre de vieux cognac. J'avais les mains rivées sur le volant mais la voiture se débrouillait très bien sans moi. Et elle caracolait sur la chaussée pareille à un petit bolide rodé aux Grands Prix et elle aurait roulé toute une nuit que je n'y aurais trouvé aucun inconvénient (après tout, c'est toujours moi qui étais tenue de la conduire et bien souvent j'avais songé à la troquer contre les transports communs, espérant gagner un peu de calme et d'abandon en contrepartie). Et nous roulions ainsi, elle et moi, des heures et des heures, faisant le plein d'essence s'il était nécessaire, passant et repassant devant le musée des sciences, toisant du phare les sorties de cinéma, amusant les badauds par nos essuie-glaces emballés. Et j'aurais pu croire que ce tour improvisé en ville allait s'éterniser tellement la voiture paraissait s'emballer à chaque divertissement qu'offrait l'angle d'une rue sinueuse ou la déviation d'une artère intimée par une borne scintillante. Mais la voiture s'est arrêtée à mi-chemin entre un boucher arabe et une salle de billards où venait se perdre une faune interlope. Et la voiture s'est tue et la portière avant droite, encore marquée par les congères de l'hiver, a fait grincer son métal rocailleux et s'est ouverte sur un garçon d'une vingtaine d'années qui cherchait dans la poche de son jean ce qui devait être - c'était couru d'avance - un billet de banque froissé pour se payer de quoi enivrer la soirée de plaisirs infinis. Et tandis qu'il s'agitait sur le trottoir, la main vissée au fond de sa poche, une voix spectrale, comme rouillée par une brume de nicotine, s'écoula au travers de la porte et se répandit jusqu'aux oreilles dociles du jeune homme. Et la voix lui dit, vibrante dans ses cordes : ramène-toi par ici, j'ai ce qu'il te faut. Et le garçon, taillé dans un morceau de glaise souverainement extrait du ventre de la terre, monta dans la voiture en collant ses genoux à son menton buté. Et, tout en lenteur, la voiture se remit en branle, embrayant pensivement sur une nuit promise à la sensualité moite du trafic.

Et je me réveillai au petit matin, secouée par d'étranges remous qui brouillèrent d'abord la perception que j'avais de mon appartement : tout m'apparaissait lisse et mes yeux n'en finissaient pas de balayer le nouvel ordonnancement des tapisseries sanguines, des bibelots dociles plastronnant sur la poutre encadrant la cheminée ou du jeu d'échec singulièrement défait sur la table de la cuisine, comme si un aquarelliste s'était amusé durant la nuit à gommer d'un coup de pinceau frondeur les ratures domestiques de ce trois-pièces habituellement mat et réservé. Et je me levai, fatiguée du grabuge qui agitait ma tête et je me servai un café purifiant avant de rejoindre en courant ma voiture. J'étais en retard. Quand j'arrivai au travail, maquillée de sueur, mes collègues me fouillèrent du regard comme s'ils cherchaient en vain à mettre un nom derrière mon visage et j'allai m'installer face à l'écran de mon ordinateur, ferrailant déjà sa horde voûtée de clients aux abois, lorsque ma collègue de droite (une belette évanescence qui hésitait comiquement à m'appeler par mon prénom) me demanda ce qui m'avait pris de couper mes cheveux avec autant d'insistance, dit-elle, confuse de susciter peut-être chez moi une bouffée écarlate de colère. Et, la scrutant comme si elle m'apprenait la découverte morbide du saint Père entre les jambes d'une catin, je lui montrai par ma bouche grand ouverte, semblable au disque noir de Mars

quand elle éclipsa ses martingales, que je n'entendais rien à ce qu'elle racontait et que j'avais du boulot par-dessus la tête - rasée ou pas- et j'allai me taire et me remettre aussitôt à l'étude lorsque la voix, martelant les syllabes comme autant de pierres lancées à l'offensant, dégoisa sa rancœur. Et je vis à l'expression de ma collègue, bientôt noyée sous une marée de larmes, que la voix n'avait pas éludé certaines vérités élémentaires relatives au respect de la vie privée et autre incurie psychologique au creux de laquelle se vautreait crânement les petits salaires de la Haute Administration qui n'avait de majuscule que l'incompétence poisseuse et la mesquinerie de chapelle. Et comme après un enterrement où jubilent en silence les derniers soulard du cortège, je me glissai enfin dans mon travail avec l'âme d'une contrebandière, riant encore du magnétisme de la voix qui, par son autorité flinguante, imposa un silence monacal aux tâcherons du bureau.

Et la journée s'écoula paisiblement, au rythme des touches du clavier qui envoyaient promener tout à trac une femme acculée au veuvage après le suicide diablement réussi d'un mari dépressif, ou réglant son compte à une pauvre mama vaudou qui n'avait plus de quoi soigner ses marmots envoutés aux blédines. Et la journée se retira en coulisses, pâlie par le travail abattu, et je montai enfin dans la voiture en espérant retrouver au plus vite la torpeur d'un bain chaud et le mol réconfort d'un lit douillet lorsque la voiture emballa son moteur, embrochant sans prévenir l'avenue à contresens ; et par une pirouette sophistiquée, dans un fracas étourdissant où se conjuguèrent des bruits dissonants de cloches et de volières brisées, je me retrouvai à terre, chahutée presque aussitôt par une civière boiteuse que tenaient quatre mains viriles tandis que le klaxon de la voiture, encore choquée par la crudité de la percussion, bégayait faiblement dans l'air sec de la ville.

Couturée de cicatrices et la bouche à peine décroûtée de ses plaies suppurantes, je me présentai au travail pour donner ma lettre de démission mais je tenais, avant de tailler la route, à clore certains dossiers qui méritaient une attention particulière et lorsque la belette au musée affolé m'invita à prendre du repos et à faire - je cite de mémoire - un travail sur moi-même pour me ressaisir, la voix, carnassière dans sa véhémence, se jeta à sa gorge et lui ordonna de boucler sur-le-champ sa grande gueule en précisant que si l'envie romanesque lui prenait d'aller vaseliner son karma dans un bordel de Manille, il ne fallait surtout pas s'en priver, les compagnies aériennes bradaient pour les courges. Et la voix compromit ainsi la relative tranquillité du bureau en improvisant un discours qui douchait pour longtemps tous les manifestes prétentieux de révolution esthétique : « vous ne tiendrez pas longtemps comme ça, hurla la voix, la Machine au grand Trou se construit les dernières instances du Pouvoir et vous n'êtes pas sur la liste des invités. Les cons. C'est l'oligarchie du centaure contre le petit peuple, c'est ça la vieille histoire mais tout le monde s'y résout avec la lame tragique des gens de peu. Et il y aura ce qui a vécu et ce qui ne sera plus et les fauves grandiront en fumée verticale loin des ambassadeurs et des mappemondes fébriles. Soyez-en sûrs, matraque, le désastre meugle déjà aux angles morts, aiguisez vos mouchoirs, La machine au grand Trou, c'est elle, oh c'est elle, droit dans les yeux d'un gamin qui va couper les franges et ramasser au compte-gouttes les sacs à shit et les oripeaux du scandale... Je vais passer parmi vous, messieurs, et madame, tant qu'à faire : sonnez le tocsin, avec ou sans disquette, tape là, je vais épurer le style de vos tronches et dieseliser au centime près un nouveau monde sans micros ni pile chauffante ; et si à présent je décide et je saute sans filet, à tort qui sait ?, sans raccorder à ma vaillance candide aucune forfaiture ingrate, est-ce que vous aurez le courage, mais bon dieu mais dites-le enfin, est-ce que vous aurez le courage de me suivre ? ».

De toute évidence, j'étais la seule à faire chorus à cette parole libre et apatride qui brisait les dernières certitudes atrophiées de la masse bien pensante et, relevant avec dégoût que l'auditoire de plus en plus nombreux verbalisait par des gestes insensés les saillies oratoires de la voix, je me risquai à prendre la parole en tâchant de n'écouter aucune nuance dans ma plaidoirie et lorsqu'il fut l'heure pour moi de quitter ce conciliabule obstinément mutique, je fus accueillie à la sortie du bureau par un concert de gifles et de coups bas qui manquèrent de me déboîter la mâchoire. La théorie sur la liposuccion du Livre de Job n'avait pas trouvé son public.

Et dans les squares et dans les supermarchés et dans les salons de thé et dans les salles d'attente, au diapason avec une voix chaque jour plus implacable dans ses imprécations, je tambourinais à m'en saigner les cordes et, juché sur un tabouret de fortune, j'interpella le quidam en damnant son âme de contravention par un ultime effort de disquette. Et le jour où, rentrant chez moi pour y mettre le feu, je découvrai sans broncher les scellés sur la porte, je pensai rageusement, aiguisée par une flamme d'arrogance qui frétillait à mes tempes, que cet acte d'infamie, lourd de conséquences, authentifiait la valeur insoumise de ma nouvelle religion. J'étais, contre toute attente, résolue au feu sacré du combat.